

Katherine Pancol est née à Casablanca en 1954. Depuis l'enfance, elle s'immerge dans les livres et invente des histoires qu'elle raconte à qui veut l'entendre. Pour elle, la fiction est plus réelle et intéressante que la réalité. Elle était la plus fidèle adhérente de la bibliothèque municipale où elle lisait tous les livres par ordre alphabétique. Balzac et Colette sont ses deux maîtres absolus. Après des études de lettres, elle enseigne le français et le latin, mais attrape le virus de l'écriture et du journalisme : elle signe bientôt dans *Cosmopolitan* et *Paris-Match*. Un éditeur remarque sa plume enlevée et lui commande l'écriture d'un roman, *Moi d'abord* paraît en 1979 et connaît un succès immédiat et phénoménal. Elle s'envole pour New York où elle vivra une dizaine d'années, écrira trois romans et aura deux enfants. Elle rentre à Paris au début des années quatre-vingt-dix. Elle écrit toujours, et sa devise est : « La vie est belle ! »

www.katherine-pancol.com

Katherine Pancol

LES HOMMES CRUELS
NE COURENT PAS
LES RUES

R O M A N

Préface de Claudie Gallay

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0210-7510-6
(ISBN 2-02-011539-5, 1^{re} édition)

© Éditions du Seuil et Katherine Pancol, 1990
© Points, 2014, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

au petit Pico

Ça m'a prise un soir, comme ça. Un soir de misère. J'étais assise sur mon grand lit américain. Face au miroir que j'ai posé là exprès. Pour inspirer licence et perversité. Ça n'a jamais marché.

C'est en apercevant la fille dans la glace que j'ai compris. Elle avait l'air mal en point. Elle écoutait l'autobus 80 freiner sous ses fenêtres, s'ouvrir les portes automatiques pom-pschiitt et se réenclencher la première. C'est tout ce qu'elle semblait pouvoir faire. J'en ai marre, je lui ai dit. Marre de radoter mon chagrin. Marre qu'on m'écoute. Marre qu'on me console. Il faut que je parte.

Il n'est plus là.

Pourquoi ?

J'ai besoin de lui, moi. Aujourd'hui bien plus qu'avant.

Quand il était là.

J'empeste avec mon chagrin. Le chien Kid pose en soufflant son museau contre moi et me coule un regard d'amour, voilé, il est vrai, par une épaisse cataracte. Il me colle au train de peur que je fasse une bêtise et surveille toutes les issues. Même la porte des cabinets... Le soir, quand je m'endors, il monte sur le grand lit. Il exhale une odeur de saucisson rance qui me soulève

le cœur. Il soupire, il s'étire. Tourne en rond sur le couvre-lit blanc comme pour coucher de hautes herbes puis se laisse tomber avec un profond soupir. Il ne dort que d'un œil. Au premier hoquet de sanglot, il se redresse et hurle, hurle à la mort jusqu'à ce que je me taise, honteuse devant une si grande douleur. Mon frère, à force de se tripoter l'oreille, s'est fabriqué une verrue sur le lobe supérieur gauche. Il est gaucher, Toto. Deux cent cinquante francs la séance de dermato pour la cramer, et encore... c'est pas sûr qu'elle revienne pas. Parce que les verrues, c'est dans la tête que ça se concocte. Et, tant qu'il me surprendra à sangloter, la verrue repoussera.

Je suis devenue une véritable nuisance. Je ne distribue que du malheur autour de moi.

Pire encore : plus je raconte mon chagrin, plus il s'éloigne, lui. L'homme. Il devient tout flou. J'arrive plus à lui mettre la main dessus. Comme s'il était dégoûté par mon verbiage. Bidon, les mots. Pourtant je fais des efforts. Je n'emploie pas n'importe quels substantifs. Je les sélectionne soigneusement pour essayer de coincer mon chagrin et lui tordre le cou. J'en prononce un, puis un autre. Réfléchis, vise au plus près, articule, mais c'est de la bouillie.

Ça ne peut plus durer.

Ce soir-là, face à la glace, j'articule New York. Et je saute sur mes pieds. Voilà ce qu'il me faut. Des secousses. Du désir, du dégoût. Des grosses bouffées chaudes ou haineuses. Tout plutôt que ce mol endormissement dans mon édredon familial.

Je vais voir là-bas.

Là-bas, soit on s'effondre pour de bon, soit on se relève en époussetant ses habits. Furibonde ou KO. Demain, je pars. Ou après-demain. Je connais l'horaire

des vols par cœur. Ce ne sera pas la première fois que je courrai m'y réfugier.

Là-bas, je serai bien obligée d'a-na-ly-ser, comme dit Pimpin. Pimpin, c'est ma copine. Elle a-na-ly-se tout. C'est souvent loin d'être faux, ce qu'elle trouve. Quelquefois, quand elle est d'humeur tendre, je lui dis que, si j'étais un mec, je l'épouserais. Parce que forcément, à force de ne pas s'en laisser conter et de tout a-na-ly-ser, elle se retrouve toute seule. À quarante-huit ans. C'est le problème des gens qui réfléchissent trop : ils se retournent, et y a plus personne pour les suivre.

– Et tu pleures parce qu'il t'a dit : « Quand je mourrai, tu mourras avec moi » ?

– ...

– Mais c'est monstrueux ! Absolument monstrueux !

– Non ! Il m'aimait ! Il m'aimait !

– Mais enfin ! Réfléchis... Il ne t'aimait pas parce que, s'il t'avait aimée, il t'aurait pas dit ça !

Pimpin remonte ses lunettes marron d'un coup sec, bondit sur ses tennis Monoprix taille 36 et mouline des bras en développant : l'amour, c'est pas ça. L'amour, c'est précisément le contraire. L'amour, c'est donner, c'est tout faire pour le bonheur de l'autre. Mais, dans ce monde de crétins, on ne sait plus aimer. On veut pos-sé-der. Et lui, ce qu'il voulait, c'est te pos-sé-der. Te dévorer. Te réduire en petit tas pour que tu n'aimes plus personne. Et il a réussi. Ah ! Bravo !

Je la déteste, à ce moment précis. Du fond du ventre. Une haine qui bouillonne dans mon gros intestin, remonte jusqu'à l'œsophage, et que j'ai envie de lui cracher à la gueule tel un dragon en feu. Un jet de flammes rouges et noires, de poix brûlante qui la réduirait en cendres. Mais je me tais. Par lâcheté. Parce

qu'il en faut, du courage, pour ne pas être d'accord avec elle.

Il m'aimait. Il m'aimait. J'en suis sûre.

Il m'aimait et il est plus là.

Je pars pour New York.

Affronter les gratte-ciel, les zinzins frappés du syndrome de Tourette, les taxis jaunes déglingués, le macadam troué et le métro qui pue des quais. J'explique à Kid le chien qu'il va devoir prendre pension chez Pimpin et ses trois chats. Il m'écoute, navré, la tête un peu penchée, et soupire. Tu seras bien chez Pimpin, je développe, faux-jetonne. Il y a un jardin, des pommes vertes à faire rouler du museau, de la blanquette tous les samedis soir, et puis pense aux assiettées des chats que tu vas pouvoir te taper en douce en plus de ta pâtée... Il regarde ma valise, désolé, et soupire encore. Il sait bien que ce n'est pas la peine d'insister, j'ai toujours le dernier mot.

Je pars pour New York.

À Manhattan, j'habite chez Bonnie Mailer. Je marche dans les rues en essayant d'attraper des bouts de vie qui me remettent en piste. Me fassent sourire ou crier. Ou plus modestement regarder. Ailleurs. J'ouvre grands les yeux et j'arrive pas à voir. Tout glisse sur mes larmes.

Pourquoi il est parti ?

Pourquoi il est parti juste au moment où on avait fait la paix ?...

Je vais m'asseoir au bar que j'aime bien. Au deuxième sous-sol de Bloomingdales. À gauche après le rayon des petites culottes. Il faut connaître pour trouver Forty

Carrots. Une sorte de milk-bar où viennent s'échouer les New-Yorkaises épuisées par trop d'emplètes. Des décalcomanies de carottes décorent les murs et une pancarte annonce : « No fat. No preservative. Cholesterol free. » Ici on soupèse les calories et on scrute l'assiette de la voisine. Même le café est suspect.

Derrière le comptoir en formica orange circulent des serveuses musclées, montées sur d'épaisses semelles blanches, qui vous jettent salades du jour et frozen yoghourts d'un bras mécanique de mère de famille débordée au petit déjeuner.

Chaque fois que j'arrive à New York, je pose mes sacs chez Bonnie Mailer et file m'asseoir au comptoir de Forty Carrots. C'est un rite. Les serveuses ne changent pas. Elles ont toujours la même démarche élastique, les mêmes blouses à fleurettes, le même sourire automatique qui dit : « Maniez-vous, y a la queue derrière, et moi, c'est grâce aux pourboires que je vis. » Et puis, surtout, elles appellent leurs clientes « Honey ». Ça me fait chaud au cœur. Je ne suis pas une étrangère dans la ville si on m'appelle « Honey ».

Aujourd'hui, c'est ma préférée qui me sert. Une forte Noire, la cinquantaine rebondie, la peau brillante et le regard en coup de fusil. Très chic. Avec une fausse montre Cartier au poignet, des bracelets dorés et une coiffure sapin de Noël.

– Hi, Honey ?

Elle a son crayon derrière l'oreille, la fiche de commande prête à être gribouillée et le sourire automate qui balaie le comptoir.

– What do you want, Honey ?

Je commande. Toujours la même chose. Un frozen yoghourt à la banane avec suppléments : des raisins secs, du miel, des noix, des noisettes, des pelures d'amandes,

des confettis de pommes. Cherche une lueur dans son regard qui prouverait qu'elle m'a reconnue. La tête penchée sur son bon de commande, elle griffonne ma fiche puis repart sur ses chaussures à ressorts. Paf ! une coulée de yoghourt, paf ! une louche de miel, pif ! les raisins qui dégringolent, pif ! les noix et les noisettes, boum ! la banane en promotion qui s'écrase au sommet. Quarante-cinq secondes en tout ! Pour un peu, j'en commanderais un autre.

Mais quand le frozen yoghourt glisse sur le comptoir et bute contre mon coude, je n'ai plus envie de le manger.

Pourquoi il est parti ?

Pourquoi il est parti juste au moment où on avait fait la paix ?...

Je lève la tête, désolée. Elle est plus là. Elle dit « Honey » à une autre. Je prends ma fiche, descends de mon tabouret, laisse un pourboire sur le comptoir. Paie à la caisse où la fille se demande ce qu'elle va faire cette année pour Thanksgiving. Sa collègue suggère la dinde et les marrons avec de la confiture d'airelles. La fille fait la moue. C'est le premier Thanksgiving avec son fiancé et elle voudrait l'impressionner. J'attends sans rien dire qu'elle s'occupe de moi. Je ne veux pas me faire remarquer. Le pire à ce moment serait qu'elle me regarde, qu'elle s'aperçoive que je ne tourne pas rond. Que j'ai le bout du nez et les paupières rouges. Que je tiens mon sac n'importe comment. Alors je détourne les yeux, sors mon porte-monnaie et paie à toute allure, en gardant les yeux baissés. Mon chagrin, je me le garde au chaud, pour moi toute seule. C'est à ce prix-là qu'il reste entier et vivant. Quand j'en parle, j'ai remarqué, il s'évapore. Il ne veut plus rien dire.

Je traverse le rayon cosmétiques du rez-de-chaussée.

Une véritable féerie. Un monde parfumé, peuplé de créatures moelleuses. Des apparitions divines qui vous invitent au luxe en manipulant du miracle de leurs longues mains fines. D'habitude, je les nargue. Les ratatine sous ma science infuse. Leur demande pourquoi elles me baratinent avec leur camelote magique alors qu'elles savent très bien que RIEN NE PÉNÈTRE DANS LA PEAU. C'est scientifique, ça ! Elles l'ignorent peut-être ? J'aboie pour avoir la paix et me tartiner à loisir de fards irisés et gratuits.

Mais, là, je manque d'aplomb. J'évite les comptoirs de rêve.

Je me laisse porter par la foule jusqu'à la sortie en suivant mes pieds des yeux.

Rien ne marche.

Je n'espère plus rien.

Je me retrouve sur Lexington et la Cinquante-Neuvième, aussi désarmée qu'avant.

Pourquoi il est parti ?

Pourquoi il est parti ? Juste au moment où...

C'est pas juste...

J'ai pas envie de retourner chez Bonnie Mailer. Son appartement est tout petit. Sombre. Un deux pièces au rez-de-chaussée d'une tour de quarante étages. Dans la journée il faut laisser la lumière allumée ou avancer à l'aveuglette. Et fermer l'espagnolette pour ne pas entendre la soufflerie du fast-food dans la cour. Bonnie y vit depuis seize ans parce que le loyer est ridicule et l'adresse du meilleur effet. C'est important, l'adresse, à New York. Vous dites où vous habitez et on sait aussitôt qui vous êtes. Où vous en êtes de votre carrière. Quel parfum vous portez. Ce qui vous attend sur votre compte en banque. Madison et 72, ça pose. Mais Bonnie a beau avoir décoré son appartement tout en

blanc avec canapés italiens, vaisselle de chez Lalique et écran vidéo qui descend du plafond, dans la journée, on progresse toujours à tâtons. C'est pas grave parce qu'elle ne passe chez elle que le soir. À toute vitesse. Pour se changer avant de ressortir.

Bonnie Mailer est une femme très occupée. Elle dirige les relations publiques d'une grosse boîte d'aliments pour chiens et chats qui, pour se faire pardonner ses bénéfiques et payer moins d'impôts, investit dans la culture. Des expositions de peintres, des conférences de prix Nobel, des séminaires de dissidents affamés. Je l'ai rencontrée dans une soirée, il y a quatre ans, et elle m'a tout naturellement offert l'hospitalité. Depuis, c'est un rituel : j'entame chaque séjour new-yorkais par un arrêt chez Bonnie.

Quand je suis arrivée cette fois-ci et que j'ai lâché mes sacs et mon chagrin, elle a levé un instant les yeux de la broche qu'elle s'évertuait à épingle sur le revers de son tailleur et a rétorqué que des choses comme ça arrivent à tout le monde. Il fallait que je m'organise et tout irait mieux. Elle m'a tendu un jeu de clefs, m'a parlé de Walter le doorman, « un amour », m'a proposé de dévaliser son frigo et est partie après avoir mis un foulard à la place de la broche.

Ce que j'apprécie chez Bonnie Mailer, c'est qu'elle sourit tout le temps et qu'elle héberge facilement. Je n'ai jamais eu envie d'approfondir, mais le fait est là : sa porte est ouverte à tous. Certains soirs, il faut se pousser pour faire de la place à un cinéaste turc ou à un poète roumain qui n'a pas les moyens d'aller à l'hôtel. Les hôtels coûtent cher ici et, si on ne veut pas s'effondrer tout de suite, il vaut mieux prévoir un habitat accueillant avec air conditionné, doorman et figurants.

Je remonte Lexington en direction de l'hôtel Carlyle. Les voitures n'en finissent pas de klaxonner. C'est à croire qu'elles sont vendues comme ça et que le bouton pour relâcher le klaxon est en option. Les piétons aussi sont pressés. Moi, au milieu, je gêne. Une atteinte au rendement. On me bouscule aux feux rouges. Je bafouille, je m'excuse. Serre mon sac contre mon ventre et louche sur le côté pour vérifier qu'un fou ne va pas me précipiter sous l'autobus.

C'est à force de lire le *New York Post*. Ce journal, je l'achète pour les faits divers. Tous les jours, à la une, un crime horrible. Et, à l'intérieur, des détails encore plus horribles. Des amants qui poignardent leurs concubines ET les broient au mixer ou des fous qui se baladent dans la ville à la recherche d'une petite chérie à écrabouiller sous quatre roues. De temps en temps, le titre en première page annonce une belle histoire d'amour. Mais c'est rare... Il m'avait dit : « Un jour, on ira à New York tous les deux et tu me montreras... » Il n'est jamais venu. Il promettait beaucoup mais il oubliait aussitôt. Après, quand je le lui faisais remarquer, il riait : « Mais on a tout le temps ! »

Il ne prenait pas grand-chose au sérieux. Surtout pas moi. Il m'écoutait vingt secondes puis son œil partait ailleurs. Il préférait parler de lui. De son boulot. De ses collègues. Moi, j'écoutais. C'est après que je lui en voulais.

Quand mon premier livre est sorti, il n'a lu que les passages où il se reconnaissait. Il s'en est même vanté. Les livres, c'était pas son truc. Et puis, il a ajouté en rigolant :

– Quand est-ce que tu écris un livre sérieux ?

J'avais les genoux qui cognaient, les yeux prêts à

fondre, mais j'ai fait comme si de rien n'était et j'ai demandé :

– C'est quoi un livre sérieux ?

– Sais pas moi... Un livre où on parle bien... Bien écrit quoi. Sans fautes de grammaire. Un truc du genre de Chateaubriand, tu vois ?

– Mais il est mort, Chateaubriand, et depuis longtemps ! On parle plus comme lui !

– Ouais, mais il faisait de belles descriptions !

– On s'en tape, des descriptions... On en a plus besoin, on a la télé maintenant, et le ciné...

– N'empêche. Moi je préfère Chateaubriand. Ou Balzac. Ça, c'est des monuments... Tu me diras pas le contraire. La preuve, c'est qu'on les lit toujours.

– Tu les lis, toi ?

– Non. Mais j'en connais qui les lisent.

Après, j'arrivais plus à prendre mon livre au sérieux. J'avais beau le voir grimper au hit-parade, entendre mon éditeur m'annoncer qu'il en tirait encore et encore, voir descendre les piles dans les librairies, j'y croyais pas. Je me disais qu'il y avait un fou, UN fou, qui les achetait tous parce que lui, il avait aimé.

J'irai pas loin avec un seul lecteur...

Pour le deuxième, j'ai décidé de m'appliquer et de bien écrire. Comme Chateaubriand. Je me suis installée à New York. J'ai pris un appartement. D'abord en haut de la ville, dans les beaux quartiers parce que j'avais des sous, puis tout en bas quand je n'en ai plus eu. Et je me suis inscrite à un cours de « creative writing ». How to... Les Américains sont très forts pour ça. Ils sont très positifs. On leur a toujours appris à ne voir que le bon côté des choses. Alors forcément...

La New School. C'était le nom de mon école. Faite exprès pour les gens qui veulent repartir de zéro. Et

qui en ont les moyens. Au bout de trois mois, j'ai arrêté. Faute de moyens. Mais j'avais eu le temps de suivre les cours de Nick. Nick portait toujours le même veston gris, blanchi par les lavages, le même pantalon pomme pourrie et les mêmes chaussures avachies qui le faisaient gîter à droite. Il avait écrit dix ans auparavant un best-seller dont personne ne se souvenait. Il l'évoquait fréquemment en début de cours. Pas d'une manière arrogante. À la va-vite. Pour justifier ses émoluments. Une façon de s'excuser d'être là à nous donner des cours. Il aimait Faulkner, Steinbeck et Flannery O'Connor. Ma découverte, cette année-là, ce fut Flannery. Une nouvelle surtout me rendait dingue : celle du géranium. J'arrêtais pas de la lire. C'est l'histoire d'un vieux retraité du Sud qui vient habiter chez sa fille, dans une HLM de la banlieue de New York, et qui tombe amoureux d'un géranium posé sur la fenêtre d'en face. Un pauvre pélagonium échoué là par hasard, aux bons soins d'un crétin de citadin, loin de son champ de géraniacées. Le retraité, il sait tout ce que ressent le géranium puisque lui, c'est pareil. Transplanté à New York sur le conseil de sa fille et de son gendre qui guignent sa pension mensuelle, coupé de son Sud natal où un Noir ne porte pas de chaussures brillantes et ne tapote jamais l'épaule d'un Blanc, il ne comprend rien aux habitants de l'immeuble. Ni à sa fille, d'ailleurs. Il dérange. Il pose de drôles de questions. Il se trouve toujours sur le chemin de quelqu'un. Il met un temps fou à monter les escaliers. Plus bon qu'à être poussé dans la tombe... Comme le géranium à la fin de la nouvelle.

Je me demandais comment faisait Flannery pour nous arracher des larmes avec cette histoire de pot de fleurs et de vieillard. Sans pontifier avec des idées

sur l'humanité ni aligner de belles phrases comme Chateaubriand ni vérifier dans son dictionnaire la propriété des termes.

J'étais comme les Américains à l'époque : très positive. Alors, pour mon deuxième roman, je me suis appliquée. J'ai bien écouté ce que disait Nick. Et puis je voulais l'épater, lui là-bas en France qui réclamait du sérieux. Qu'il en achète des dix et des cents de mon roman. Qu'il péroré devant le libraire en montrant ma photo derrière : « Vous voyez, cette fille-là, cette fille qui a écrit ce livre... Eh bien, c'est à cause de moi qu'elle a écrit ça ! Comme je vous le dis ! Si vous voulez, un jour, je vous l'amènerai. Si, si... Vous verrez que je ne mens pas ! » Je voulais qu'il le trimbale partout avec lui, mon livre. Qu'il le pose bien en évidence sur la plage arrière de sa voiture ou l'ouvre à l'endroit au restaurant quand il déjeunait tout seul. Le deuxième, il l'a pas lu.

Il ne s'en est pas caché. Il me l'a claironné comme le nez au milieu de la figure. Dans un restaurant italien. C'était tout ce qu'il aimait, la cuisine italienne. Simple et pas cher. Avec du fromage fondu en pagaille qui tissait de grands filaments entre sa bouche et l'assiette et qu'il mâchouillait en grosse boule d'une joue à l'autre.

– Et pourquoi tu le lis pas ?

J'avais pris mon courage à deux mains. Je voulais une explication. Je sentais que c'était un moment crucial. Un de ces moments que, des années après, on revit en se disant que c'est ce jour-là que tout a basculé. Qu'on a perdu l'estime de soi-même. Qu'on ne s'est plus vu du même œil.

– Parce que...

– Parce que quoi ?

Il n'avait pas l'air gêné que j'insiste. Juste un peu

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2014, N° 110370 ()

Imprimé en France